

HACHE TAGUE



«D'un long kief bruissant»
présente:

HACHE TAGUE

HACHE TAGUE est un magazine privé
qui partage mensuellement
une vision via une sélection
d'images et d'histoires
durant les 18 mois de notre parcours.

HACHE TAGUE is a private monthly magazine
that shows our perspective
of the 18 months of our journey via a selection of
images and stories

contact.hachetague@gmail.com

HACHE TAGUE

We don't do selfie, we do portraits, we don't do hashtag we do HACHE TAGUE

*En vain ferait-on le tour du monde
Si, sans l'aide de mots bien trouvés,
On n'eût voulu recueillir à la ronde
Toutes ces histoires encor à raconter.*

Olivier Robert.

THAÏLANDE

~ Chumphon ~

L’hôtel est des containers, l’eau du carré de piscine est glacée, Ko Phayam n’est pas encore un paradis regretté. Parce que Désirée, Jan et Sophie sont venus nous rejoindre, parce que pour une nuit, pour une repas, un dernier *à bientôt*. Parents épanouis, Sophie gambade. Partager une glace géante dans une pastèque. Sophie est une star, tout le restaurant lui sourit, la prend en photo. Elle se marre. Au-revoir à nouveau. Pour de vrai, cette fois. Le réveil est aux aurores le lendemain. Il est 5h30 du matin, Rihanna chante *«Stay»*, il faut se lever.

~ Krabi ~

Ville déserte au petit matin, chaleur et train jusqu’à Surat Thani. Il fait froid dans le wagon, un couple de Russes est emmitoufflé dans des doudounes, le jour se lève, la verte campagne thaïlandaise défile. À l’arrivée, les touristes-voyageurs sont pris en charge, *«where do you go?»*. Cinq minutes plus tard, t’es dans un bus pour Krabi sans avoir pu pisser. Par la fenêtre, les paysages du sud apparaissent. Érosions calcaires, montagnes surchargées d’arbres verts. Routes larges et vides. Les routes thaïlandaises sont vides. Elles sont si larges pourtant, elles sont toutes en construction ou en rénovation. C’est à se demander où circulent les marchandises et les gens. Ils passent par quel chemin les T-shirt *Enjoy Life*, Heineken, Nike, Adidas, les bobs, les casquettes, les fausses lunettes de soleil, les ceintures? Le bus est rempli de touristes, Krabi est le point central pour se rendre dans la plupart des îles du sud, aux plages et paysages de guides touristiques et sites internet promotionnels aux images trompeuses.

Au terminal de bus il n’y a pas de *tuk-tuk*. C’est dommage c’est pas cher un *tuk-tuk*. Il n’y a que des mini-vans qui te déposent un par un devant ton hôtel. Le chauffeur ne connaît pas le *Tropical Delight Resort*. Le *Tropical delight Resort* est à une encablure de Ao Nam Naon, assez loin de la surpopulation des vacanciers, à cent baths de Rai Leh beach. Il finit par demander son chemin, d’un large sourire aux dents jaunies par le tabac. Le long de la plage principale des échoppes vendent des tours, des maillots de bain, des bracelets, des pantalons au motif éléphant (les thaïlandais ne portent pas de pantalons motif éléphant), des restaurants, des cafés avec *FREE WIFI*, des *diving lessons*... Trouver deux bungalows réunis par une cuisine communicante, une piscine, un billard immense, une proprio plutôt sympa.

Dans le temps de la nuit à Chumphon, So avait loupé son vol et Ju découvrait Bangkok. L’excitation, l’attente. Ils vont bientôt arriver, le vol qui les réunit, qui *nous* réunit, ne devrait pas tarder à atterrir. Dans une heure ils seront là. Dans une heure, des effluves de NYC et Paris sortiront d’un mini-van. Le taxi est là. Ils sont dedans, ils mettent du temps à sortir, ils se sont déjà appropriés le mini-van. Ju est grand sourire, la crête blonde en l’air et le coussin d’avion toujours autour du cou, So hurle, des fleurs à la main. Ju stresse. L’américaine qu’ils ont rencontrée dans le mini-van est *so happy* :

« So nice, just landed and I’ve found friends to spend vacations with...»

Tu connais pas Juju toi, il angoisse car tu parles plus que lui. Tu l’empêcherais de parler de tout son saoul, tu vas vite comprendre dans les cinq minutes qui viennent que ce sont nos premières cinq minutes et que ta vie de mythomane du Queens, ne résistera pas aux deux lions en cage qui viennent d’arriver. Alors, ce sont les vacances qui vont commencer. Avec les potes. Plonger dans le rythme de quinze jours de vacances d’un Parisien, et deux New Yorkais en Thaïlande. Il est temps d’aller manger des *pad-thai* en se racontant des histoires. Ils ont envie de tout savoir sur le voyage. Ils sont curieux de tout, de tout ce qui est arrivé depuis 10 mois.

Par quoi commence-t-on? Cela fait dix mois que l’on ne s’est pas vu. Il y a eu la fin de l’hiver, l’été, l’automne, le début de cet hiver. Ce que nous avons fait avant que l’on se rejoigne ici, à Krabi? La Thaïlande c’est un bon début? Puis l’Inde. Puis le *mood* à Paris aussi. Ju habite Paris, il travaille dans la prod’ de mode, So aussi, mais elle habite NYC. Ko va nous rejoindre dans une semaine, il travaille dans une galerie d’art de NYC, il est peintre aussi. Il a un nouveau projet, il va tout nous dire, attendons qu’il soit là. Alors le *mood in* Paris, les attentats, le gouvernement... Le programme de demain. Des histoires de familles, où l’on ne sait pas tout.

« Mais comment fais-tu pour ne pas demander? Ce serait moi, je voudrais savoir, je demanderais!

- Le mystère disparaît de nos vies, cette pudeur que nos parents et grands parents ont, c’est un bout de leur vie qui leur appartient. La sphère publique n’est pas obligée de tout recevoir. S’imaginer leurs vies, leurs pensées. Nos imaginations sont d’ailleurs certainement plus intéressantes que la réalité . J’aime cette part de mystère.

- Ok. Mais si cela te concerne.

- Oui bah, on arrive tous plus ou moins à vivre avec nos difficultés et si cela me concerne de trop prêt et que cela peut modifier ma vie, ce n’est plus leur secret, c’est comme un mensonge à mes dépends.»

La pudeur, le mystère, le flou, ce qui est entrevu, ces notions permettent la surprise, l’étonnement, la nouveauté, et des discussions pour comprendre et avancer dans un dialogue sans peut être ne jamais savoir finalement. Poser des questions et y répondre par d’autres questions. Comme visiter un temple ne nous apprend rien sur la manière de communiquer avec le conducteur du *tuk-tuk*.

Parler, parler et se rendre compte qu’il est déjà tard dans la nuit, qu’il faut malheureusement dormir. Les heures s’enchaînent à un rythme oublié, la mesure est plus rapide, la nouvelle mélodie est en route. Des vacances à mille à l’heure, au programme concocté des mois à l’avance. La vitesse est tout autre, et chaque matin le réveil sonne aux environs de 7h. Le petit-déjeuner avec les copains, se marquer et préparer la journée, préparer les minutes à venir. Une fois mise en route, la troupe monte dans un bateau en bois à moteur pour Rai Leh beach. Le bateau file à toute allure, ceux du côté droit sont trempés *« ça t’étonnes?»*. Le pier est fait de carrés en plastiques flottants gris et bleus, ça tangue pas mal. Au bout du chemin, il y a la plage. Une belle plage avec la vue sur les montagnes de calcaire. Dans l’anse, une



~ Photographie de couverture; Bangkok, Thaïlande, Février 2016 ~

partie est réservée aux bateaux qui déposent les touristes, à chaque départ l’endroit se remplit d’un bruit tonitruant de moteurs. Dans l’eau, les zones de baignades sont délimitées par des lignes de bouées. Sous un coin d’ombre, les premières heures de soleil, les premières baignades ensemble. L’eau est très salée, chaude. À y rester un temps infini en parlant de l’Islande et des blogueuses de mode. Vers 14h tout le monde à faim, sous un parasol à manger des *papaya salads- chicken wings*, boire des jus de fruits frais. Rester à la plage jusqu’au coucher du soleil, jusqu’à ce que les nuages soient roses, le soleil rouge, jusqu’à ce que la nuit tombe. Et, dans la nuit noire de la baie, quatre amis à la mer prennent un bateau mugissant qui fonce sur l’eau, éclaboussant ceux qui sont assis à gauche, levant les mèches de cheveux, le visage éclairé d’une lumière rouge blafarde de bar porno. Les pieds sur la terre, de retour au *resort*, se faire une beauté, se badigeonner d’après-soleil et sortir dîner. Très vite on s’invente des histoires, des chansons, des noms de codes. La répétition de ces marqueurs, de ces éléments qui marquent la tribu sont des *running gag*, c’est le comique de répétition, lourd et léger. Ça se mange sans faim. C’est du p’tit lait.

Très vite des airs inventés la veille se fredonnent sous la douche d’une colonie d’été, sauf que ce sont déjà tes amis. Alors c’est comme un moment d’arrêt, où tu suis le mouvement, où tu ne parles pas à de nouvelles personnes tous les deux jours mais où tu racontes tes souvenirs communs. C’est cool aussi, ça fait du bien. So et Ju, ils ont une énergie débordante. Et ils ont respectivement sept et douze

heures de décalage horaire. Ils ne fléchissent pas. Ils se sont connus à *Mod’art*. Ils devaient être des petites terreurs. Ils s’adorent. Ils s’appellent tous les jours. Ils se connaissent par cœur. Un peu frère-sœur, un peu meilleurs amis. Ils sont un sitcom. La nuit rien ne s’arrête, ils dorment mais une colonie de fourmis envahi la chambre et essaye de manger la brioche laissée ouverte sur la commode, ou alors une araignée grosse comme un melon les fixe dans la salle de bain.

À Krabi, hormis ne rien faire, il est difficile d’échapper aux tours, en quantité, proposés par différentes agences. Alors des fois, bah, ne rien faire. Une journée à rêvasser, à traï-nasser au bord de la piscine. Une piscine longue, peu profonde. L’eau y est légèrement chlorée. La vue sur les montagnes. Une pluie fine tombe. De quoi donner un prétexte pour regarder un ou deux épisodes de *Fargo*, finir *Boussole*, Mathias Enard, et de suite vouloir le relire. Ce soir c’est rendez-vous à Rai Leh beach, pour regarder le soleil se coucher, manger, prévoir demain.

La Thaïlande organise un nombre incroyable de tours dans tout le pays. À heures précises (approximatives, reprendre un ou deux cafés) Le mini-van passe pour le pick-up à l’hôtel. En entrant dans le van, on s’adresse à toi:

« Hé! Les derniers payent l’apéro hein?

-Et ta mère elle paye l’apéro?»

Il te dépose sur le front de mer, devant un petit bureau où ton guide du jour te donne un autocollant avec les initiales

du tour choisi, et puis tu vas attendre le départ près de la statue d’un monstre marin, l’espadon géant. Le groupe se fait alpaguer par un ; *«vivement la neige»*, dans un Français aux accents du sud. Elle doit avoir 70 ans et elle n’en peut plus de la Thaïlande. Ça lui rappelle les plages de la méditerranée l’été, le monde, la chaleur. Elle suit le groupe mais elle n’y reviendra plus. On ne l’y reprendra plus. Elle part en soufflant, prendre le *speed-boat* qui l’emmène passer la journée à Ko Phi-Phi.

10h00. Pour le groupe *«5 islands»* c’est un long bateau en bois. Se mouiller jusqu’aux genoux pour y monter, une trentaine de passagers, Alex est le guide. Alex l’incroyable. Il répète tellement les même phrases, tous les jours, qu’il est comme possédé lorsqu’il se met à parler. La peau cramée, des lunettes de soleil dans lesquelles on ne peut croiser son regard, de long cheveux légèrement frisés et une voix nasillarde de laquelle il crie chaque phrase en double. Des incantations dans lesquelles il accentue des syllabes improbables. On essaye d’en faire la meilleure imitation, en vain ! Les îles défilent, le bateau est trop grand pour pouvoir rentrer dans la baie, c’est marée basse, mais il s’arrête pour la photo.

11h-11h45 *snorkling time*, archipel, sable blanc. Il y a des poissons de toutes les couleurs qui attaquent gentiment les baigneurs. Alex se met à hurler, il faut revenir bon grès mal grès sur la plage et remonter dans le bateau. Il manque une personne. Comptez vos amis. Alex sort du bateau, va chercher la plongeuse à combinaison violette, faudrait pas prendre du retard sur le programme. *12h30-13h00 Lunch break*, foule sur la petite plage. Tous les bateaux s’arrêtent sur la même île. Le repas à peine avalé, courir se baigner, prendre une photo. *13h30-15h00 National Park*, 300 baths l’entrée, zone délimitée pour voir des poissons, c’est à dire une eau sablonneuse et des chinois, une sortie kayak en mer pour ceux qui se sont inscrits, une promenade de 15 minutes dans l’île. Interdiction d’être en retard, les bateaux ne peuvent rester amarrer plus de dix minutes à l’embarcadère. Militaire. L’heure c’est l’heure. L’heure de rentrer. Sur l’avant du bateau, prendre le vent et le soleil. Écouter Alex les yeux mi-clos et le corps en mouvement. Les archipels sortent de la mer. La mer d’Andaman. Saouls d’air dans le pick-up sans porte qui fait le tour des hôtels, l’énergie est pourtant là pour se poiler et bavarder. Nous, sommes le seul inattendu de l’autre dans ce programme thaï qui ne montre que ce qu’il promet, des plages, des t-shirts Nike, Adidas, des boîtes thermos pour les bières, des pots de mélanges alcoolisés.

Mais la Thaïlande, toujours comme un paradis de la nourriture. Un coin de rue, un *pad thai*, des *shrimps*, des sauces coco, du *chicken* grillé, des *veggies*, du *fried rice* ou *steam rice*, pour tous les goûts, à toute heure. Léger, lourd, *spicy*, fin, gélatineux, frais, gluant...

Ko Phi Phi. La plus belle parait-il. Celle que Jeb recommande à tout prix. Un ferry où un enfant entasse des sacs, et des touristes. C’est la foule sur le ponton et un vrai spectacle. Il doit avoir 20 ans. Des dreads locks rousses tenues dans un bandeau noir. Un pantalon thaï, des tongs, un t-shirt auburn qui dit *eat mushrooms*. Il remue des bolas et sourit pour les Chinois qui le prennent en photo. Il gêne tout ceux

qui veulent aller à l’avant du pont. Dans une monde où avec Ju nous serions rois, c’est la prison direct, puis maison de correction. Au fond les Japonais se sont mis à l’ombre et regardent avec méfiance le saltimbanque. Le pont supérieur n’est pas assez grand pour que tout le monde puisse s’asseoir mais deux copines ont pris un banc d’assaut et étalent leurs corps de tout leur long pour bronzer à tout prix, en bikini *top less* retourné sur le ventre, *maximum bottom exposure*, pour mieux prendre le soleil. Elles baissent au maximum leur culotte, elles ne regardent personne, elles sont seules à exister sur ce pont. C’est une petite scène de théâtre contemporain sur la mer. Et la bande de quatre, qui papote encore, qui ne s’en lasse pas. Il fait gris, les îles au loin sont cachées par les nuages. Et Ko Phi-Phi apparaît.

Des ferrys, un déferlement de touristes. Un mec hurle dans un mégaphone que tu dois payer la taxe d’entrée sur l’île. Une taxe pour la propreté ; *«Je viens visiter ton île et tu dis que je suis dégueulasse? Ça commence bien»*. Bref, c’est la cohue, de chaque coté du ponton sur trente mètres il y a des mecs qui portent des pancartes avec le nom d’un hôtel ou d’un tour. On manque de se perdre. Il faut sortir de là à tout prix et peu de frais. Filer vers la plage. Le sable n’y est pas si blanc, l’eau n’y est pas si bleue turquoise. Mais la vue est belle, et les pizzas pas si chers. Et à marée basse, il faut marcher pendant quelques minutes pour s’allonger dans l’eau transparente. Les Thaïs mettent des buts de football sur les bancs de sable. Les bateaux ne peuvent plus être si proche du bord. Il est déjà l’heure de repartir. Le dernier ferry est à 15h00. Un sac a failli tomber à la mer. Le vent se lève. Des bourrasques emportent les vêtements. Ça fouette le visage plein de sel. *Ils* s’endorment. Un groupe chante. C’est humeur vacances. C’est *le* moment dans lequel tu es sensé te reposer, découvrir, partir, ne pas travailler. T’as entre deux et trois semaines alors vas-y j’t e r’garde être vacancier. T’es obligé, y en a qui se sont battu pour ces p..... de congés payés.

De vrais gamins partent chercher Ko à l’aéroport. Ju en mode flic en civil planque derrière le poteau, casquette et banane en bandoulière, le reste est caché derrière un comptoir et attend le signal. Ju filme. Les trois rampent devant le mec de la sécurité, Ko cherche les taxis et sursaute à la vue des quatre. Il faut se remettre à parler en anglais. Ça bafouille du *broken english*, en face de So qui parle 5-6 langues et un Américain pure souche. Et puis, peu à peu, les mots corrects reviennent, les phrases sont plus consistantes. Une heure du matin, c’est le *bronx*, la troupe doit faire ses valises le départ de demain est aux aurores. Des blagues de chambre à chambre. Des échanges de robes et de produits de beauté. Le silence. L’épuisement a raison de tous.

~ Khao Sok ~

Le chauffeur, tout sourire, arrive à l’heure. L’intérieur est molletonné dans une gamme de beiges. Il a une prise jack et propose de mettre de la musique. La colonie entonne à s’en casser la voix, des tubes de Céline Dion. Ko regarde entre enchantement et angoisses, ces quatre Français s’égosiller *Pour que tu m’aimes encore*. Lorsque passe *Un mec mortel* de Diam’s, le chauffeur tape des mains et fredonne des bits,

il est à fond. Le parc national de Khao Sok , avec le lac. Un grand lac. Une étendue d’eau. Des îles montagneuses et des troncs d’arbres qui émergent, engloutis. C’est grand, ça impressionne. La houle trempe les visages, les sacs, le guide distribue des ponchos de toutes les couleurs. Lui n’en met pas, entre les gouttes il roule un mégot dans une feuille de bananier. Les bungalows en bois flottent sur le lac, à l’intérieur le clapotis résonne. Enfiler un maillot de bain, ouvrir le battant et sauter dans le lac. Les pieds dans l’eau. En face ce sont les nuages, et des îles au loin. Dans la forêt, les arbres sont très grands gros larges hauts, ils grincent. Un insecte blanc comme un fantôme, qui rampe comme un crabe, de la taille d’une sauterelle européenne. Les écorces des arbres dessinent des camouflages, les lianes deviennent un terrain de jeu et les pierres de la cascade asséchée sont glissantes.

Et une question c’est quoi la beauté? Est-ce que la beauté peut-être un concept universel? Peut-on initier au *beau*? Peut-on expliquer le beau? Il y a t’ il une prédisposition au beau? Le beau comme une évidence? Comme la gravité? L’homme est il nécessaire au beau? Au contraire de la gravité. Certes c’est l’homme qui définie la notion de gravité, mais au contraire du beau il ne la crée pas, et ne peut pas dire; que cette orange qui tombe, ce n’est pas de la gravité, alors que la pomme l’est. La nature ne peut être seule à créer du beau. L’homme serait alors le seul élément vivant à ne pas en créer. Peut être le seul à en créer plus que de nature? Et songeurs, encore dans cette réflexion, regarder les étoiles brillantes et sombrer. Le soleil se lève, entre deux montagnes, au loin, un cercle parfait, rouge, incandescent, lumineux, de feu. Avec le clapotis de l’eau, le cri des singes, une nouvelle journée. Belle. À la fraîcheur du matin, les yeux embués, un premier bain dans un lac qui se réveille les muscles s’ouvrent, sur un délice de *breakfast*. Vague à l’âme. Remonter sur le bateau, il aurait fallu rester un peu, flâner encore quelques heures, une journée ou deux. Mais pas le temps, le vol pour Chiang Mai part à 15h et c’est le seul de la journée.

~ Chiang Mai ~

Le vol est rapide. Chiang Mai est dans un carré de portes et de remparts, entouré de canaux. L’auberge est dans le sud-ouest du carré. Elle est au fond d’une rue étroite, elle est en bois. Le dernier étage a trois chambres et une terrasse. Un QG de murs fins comme du papier:

« Vous entendez le mec ronfler à l’étage en dessous? -Non, ça va. -Tin 'la chance j'peux pas dormir. -Ben moi il est à côté de moi, je n'en peux plus, attends j'le réveille... C'est bon, il va s'arrêter. Bonne nuit. -Merci, bonne nuit. -Bonne nuit. -Bonne nuit.»

Chiang Mai , *«la rose du Nord»*, un mixe de tradition et de modernité. Certes, les structures touristiques de type, tour des temples, le triangle d’or, la tribu des femmes au long cou, la promenade à dos d’éléphants, le rafting, les cours de cuisines Thaï, affluent dans certaines rues, mais l’ambiance

générale est nonchalante et plutôt agréable. Les habitants vivent plus ou moins leur vie avec ou sans les touristes, et la ville n’est pas complètement défigurée par les tours *operator*, *money exchange*, vendeurs de souvenirs *made in china*. Il fait bon de marcher dans Chiang Mai, de temples en temples. Se perdre dans des ruelles, trouver un café charmant, celui de la copine de Jeb qui toute heureuse de nous trouver nous installent nous allongent comme des Rois. Se poser pour déjeuner dans son petit paradis. Se faire un petit kief, et finir au marché en plein Nouvel an chinois avec des odeurs ou horreurs de bouffe à chaque pas. C’est le moment des achats: ombrelles, kimonos, batiks, taies d’oreillers, coussins... Les bras chargés après un massage de pieds pour les uns, un massage du dos pour les autres.

~ Bangkok ~

Woody passe à 18h. Woody est un ami d’enfance de Ko. Il est Thaïlandais. Le dîner dans le *food court* d’un immense centre commercial. Grace et Noomnim sont déjà là avec une pinte de Kro. C’est Woody qui invite ce soir. Il commande des plats à partager, *chicken wings*, spaghetti carbonara, saucisses, *pork ribs*, pintes de bières... Tout en se remplissant les discussions fusent. Noomnim vient de rencontrer un Éthiopien, elle va lui rendre visite dans un mois. Entre excitation et inquiétude, elle se lance à fond dans cette relation, elle a lu des livres sur l’Éthiopie, elle s’est renseigné sur la politique... Ce qui donne envie d’aborder les questions politiques avec eux, Thaïlandais. Ils aiment leur Roi, Rama IX. Ils le considèrent comme un père.

«No, you can't say something bad about our King. It's illegal. -What dou you mean by illegal? -You go to jail. You know if someone have something to say about the King, he still can keep it for himself. It's better like that no? -Bah ouais carrément, moi, je préfere avoir assez à bouffer et fermer ma gueule. -Peros j'suis pas sur que tu puisses te taire.(rires)» - Alors? Est-il préférable de vivre en étant libre de penser mais la faim au ventre, ou bien vivre sous une dictature en ayant tout ce qu'il faut pour survivre?»

Le lendemain, Ju part pour un massage et anticiper le mal de dos du vol de cette nuit. Un tour en ville puis retour dans le quartier. Il part ce soir, alors on trinque, So devrait partir ce soir aussi, alors on a trinque aussi, avec un bon vin Italien. Tout le monde est dans les avions, il est tard dans la nuit, un autre gros somme au milieu de la ville qui se dégonfle d’une journée chaude, de trafic, de travailleurs, de touristes, pour se simplifier en un somme commun de quelques millions d’habitants. C’est le p’tit dèj’. Tiens, So est toujours là. Pas si étonnant cette histoire.

«Salut. Bien dormi? j’vois qu’on a encore raté un avion, j’aim... - Nan mais attends faut qu’j’e raconte on est rentré à 3’ du mat’. Ouais, nan, d’abord les mecs à NYC ils m’ont rien dit!»

So a fait un *no-show*, comme on dit dans le jargon. Dans le lexique des compagnies aériennes face auxquelles t’es impuissant, même de demander, parce que y a personne qui te parle, tu es problématique, tu peux crever tout le monde s’en fout et tout le monde est bien habitué à voir les gens mourir de crise cardiaque dans les aéroports. Un *no-show*, c’est qu’elle s’est pas présentée pour son aller, donc son retour est automatiquement annulé. Mais si personne ne te le dit, tu reprends juste ton aller raté, et découvre à l’aéroport, au moment de rentrer chez toi, que tu n’as pas de billet retour. Ils ont haussé le ton, les gardes ont été appelés.

«*On a évité de justesse le blacklistage des aéroports internationaux. On est rentrés dégoûtés, énervés quoi. Ko il était trop vénère. Là je cherche un billet retour.*
-Wait J'connais une bonne agence to book tickets, you want to go?
- Wait, je lance une recherche pour des billets moitié prix sur un site spécial. Ouais, mortel le truc. (...) C'est good, let's go.»

Billets achetés, BGK - NYC, 700 *dollars*, demain, même heure, *same* nombre de kilos bagages. Nickel. Deux heures plus tard:

«*Nan attends, le mec du site il vient de me répondre, j’suis dégoutée il a un billet à 400 dollars... J'avais voir si j’peux annuler celui qu’on vient de prendre.»*

Quarante minutes plus tard:

«*Nan mais en fait, tu sais, j’veais voir la nana, pour qu’elle me rembourse, déjà la meuf elle trouve ça bizarre, mais bon elle me dit, que dans trois mois, avec quelques e-mails c’est possible. Puis elle regarde le BGK - NYC que j’ai trouvé sur le site. Il dure 9h40. Impossible qu’elle dit. C’est trop court, c’est impossible.*
- Bah ouais.
- Bah ouais. Alors je regarde mieux, j’fais des calculs Paris-NYC c'est quoi? 8h00? Bah ouais, voilà c'est impossible.
- Donc tu gardes le billet qu'on a acheté tout à l'heure, tu pars demain, et on peut aller à la piscine?
- Fuck yeah. Wait non attends, avec Ko on pensait aller au musée d’art contemporain, puis le temple au nord, puis..
- Ok vous allez au musée, on se retrouve à la piscine vers 14h00?
- Yes.»

Alors la journée à se prélasser à la piscine de l’Ambassador. À l’Ambassador, hôtel de luxe, tu rentres comme tu veux. Mais ça personne ne semble le savoir... Ça se flaire des trucs comme ça. Personne ne te demande rien. Se taper des longueurs d’eau fraîche, en plein milieu d’une ville d’eau de bouillons où le canal est chaud et croupissant. Un bon *relief*. Ko part ce soir, alors on tringue. Et pendant ce temps Angé-la a pris l’avion jusqu’à Milan. Chez *Papé*, c’est carafe de vin français, tartare de crabe avocat, tagliatelles au saumon et expresso. Des *hugs*, des bisous qui claquent sur les joues, à très vite. À NYC.

INDONÉSIE, BALI

~ Canggu~

Le soleil tape au travers des gouttes d’humidité. Il claque du plat de la main sur les têtes, les joues, le nez, toutes les peaux. Jamais si puissant. Sur une plage de Bali où les surfeurs se donnent rendez-vous le matin vers sept heures et le soir vers sept heures. Les Balinais viennent aussi pour sauter sur des vagues entre trois et quatre mètres. C’est comme au ski, les petits foncent dans ces vagues immenses, à gauche à droite. *Duck dive, Take off, bottom Turn*, puis c’est partit, *roller - cut back* - un petit tube, un *flotter*, et un énorme *fly out* pour se remettre à ramer vers la prochaine vague. Voilà, durant des heures. Magique de les voir ici, paradis du surf, glisser, littéralement. Des photographes, entassent des gigaoctets de photos ou vidéos à vendre pour des magazines, des *demoreel* ou plutôt des *showreel* tant la compétition est grande, le tout diffusé sur internet, la réelle publicité du surfeur. La quête du surfeur. Trouver des marques, des annonceurs, qui payeront la suite de cette vie entamée, les pieds dans l’eau, dans des 4x4, des hamacs, pied nus, un pet’ au bec, une bière à la main. La quête du photographe de surf, tout pareil, mais sans surfer. L’océan à nouveau, un courant fort, des vagues brusques de forts courants, à vous échouer en clin d’œil.

~ Penebel ~

Dans les montagnes se rafraîchir et voir des Indonésiens. Découvrir le centre de l’île et ses milliers de temples. La route est un cul de sac qui monte vers la montagne. Adi est l’hôte de cette *guest house*, il travaille pour le gouvernement le matin, il a toujours le sourire. Penebel. *Loca Eco Home stay*. Adi et un groupe de cinq garçons travaillent ici, aucune femme. Le lieu est au bout de la route qui monte au Temple. Cela ressemble à chez Beena en Inde. Les chambres sont entourées d’un immense jardin exotique. Le matin, un grimpeur vient décrocher les noix de coco. C’est 3000 rupihas la noix de coco, et les grimpeurs gagnent 25 %. Adi est gentil, un peu trop gentil. C’est toujours étrange de penser qu’une personne est trop gentille. Il veut toujours savoir «*What are you doing tomorrow?What is your plan?*». Et si c’était une journée à rien faire, à regarder les arbres, à écouter les oiseaux et les cris du gecko, à discuter avec Philippe. Philippe, il voyage trois mois, puis il travaille trois mois, puis il re-travaille trois mois, et ainsi de suite, depuis 8 ans maintenant. Trois fois en Iran, où sur un chemin de campagne il a fait la rencontre d’un berger qu’il a suivi jusque dans ses alpages, à partager sa tente, son feu.

« *Vous n'avez pas le choix, vous voyagez dans votre réalité*»

Oui c’est vrai. Parce que des fois la nostalgie, la mélancolie de voyager dans cette réalité pourrait s’insinuer, s’incruster. Où faudrait-il voyager pour ne plus perdre cette notion de voyage, d’endurance, d’un présent qui s’écrit dans l’incertitude, l’inattendu, la surprise? C’est le temps lent, insulaire. Tous les après-midi le groupe d’amis se retrouvent pour jouer sous le auvent. Des airs

lancinants qui jour après jour sont comme une ritournelle. Au matin, enfourner le scooter pour une virée à travers les villages balinais. Chaque poteau est décoré de grands bambous avec des feuilles tressées et découpées. Devant chaque maison, une ou plusieurs offrandes a été déposé dans une petite boîte en feuille de palmier remplie de fleurs , de biscuits, de riz et d’un bâton d’encens. Les hommes portent une chemise blanche à manches courtes, et sur la tête un turban avec un pliage à deux pétales, le bien et le mal. Les femmes sont en *kebayas* avec un *sarong*, ou en leggings avec des t-shirts Britney Spears. Parfois ils ont une fleur de frangipanier coincée au creux de l’oreille. Les villages sont temples. Chaque famille a dans son jardin un ou plusieurs temples pour pouvoir prier. La pierre est noire, volcanique, anguleuse, affûtée. L’architecture est massive, et délicate à la fois. Les rizières. Des rizières en plateau, des rizières gorgées d’eau que des bœufs labourent sous une pluie battante. La nature est chlorophylle, une richesse de nuances de vert. Des palmiers poussent au milieu des plantations. Les agriculteurs sont contents qu’ils pleuvent. Il pleut tellement. Des torrents d’eau traversent soudainement les routes. Les routes qui ont des trous creusés par l’infiltration. Les routes sur lesquelles les ordures glissent plus aisément jusqu’à la mer. Tel un couple d’Indonésiens, sur le scooter avec un poncho , depuis deux heures, à braver le vent et la pluie. Quatre jours sur le scooter. Se perdre sur les petites routes. Le tour des trois lacs, des vues époustouflantes, les processions aux temples, manger du riz. Les Balinais pêchent à la ligne, le dimanche ils se retrouvent en famille pour pêcher au lac jusque tard . Si il pleut, ils ont leur poncho ou bien une des femmes tient un parapluie. Lorsqu’il est 19h, la nuit est noire, les restaurants sont vides une impression de minuit passé. Les nuages recouvrent de leur épaisseur la cime des arbres au sommet de la montagne. Le temps change d’heure en heure. Il fait beau et en un instant le ciel est noir puis il pleut. Les jours passent et toujours du poulet, du riz et des bouts de légumes.

~ Ubud ~

Ubud,à défaut d’être un centre culturel comme *annoncé* est plutôt un centre touristique, un bon centre avec plein de Balinais qui pensent à s’en foutre plein les poches. Ils ont bien raison, c’est le gouvernement qui a mis en place cette activité, aussi fortement. Un sanctuaire de renouveau culinaire; des linguines aux fruits de mer, un couscous de légumes, un pavé de thon mi-cuit, un *BLT*...Tu peux tout acheter ici. Tu peux faire des cours de yoga. Tu peux boire du bon vin. Tu peux entendre *Je m’appelle Hélène* d’Hélène et les garçons.

~ Jimbaran ~

Une plage désuète avec des déchets en plastique aussi bien dans l’eau que sur le sable. Cet endroit transpire la déprime. Tout semble obsolète, les hôtels, les restaurants sur le front de mer... Les Balinais sont féroces comme des Indiens qui auraient vu une femme intelligente. Ce n’est plus un paradis, et c’est pas arrivé hier. Dans cette ambiance, la décision est prise. Il faut arrêter le voyage. Le corps ne peut plus suivre. Il faut retrouver un équilibre et guérir. Le voyage est fini. Il reste une semaine.

~ Seminyak ~

Rien n’est beau. Dans Seminyak, il est même possible de dire que tout est moche. Les boutiques, les gens. Sauf Katri et Honey. Ils partagent avec nous une maison à quinze minutes de la plage. Ils sont Estoniens, voyagent de *resort* en *resort*. Ils font des vidéos de promotions pour les hôtels, contre le gîte et le couvert. Ils sortent tout droit d’un clip de plage, entre *sex, fun and party*. La nuit il fait chaud et l’air des deux ventilateurs colle les paupières des yeux. Entre temps, le 28 février Youri est né. Il est beau.

Le 3 mars 2016, vol Denpasar - Singapour, Singapour- Paris, arrivée le 4 mars 2016 à 8h.

Ils filment avec un drone, ils font un peu de surf, aiment les endroits chics et choc, et classe. Ils préfèrent lorsque les gens sont beaux. Ils aiment l’*ultimate fighting*. C’est une grande différence d’être un champion né, là où d’autres sont obligés de se fabriquer champion et d’avoir les titres. En un clin d’œil, en un coup d’éclat même si ta carrière est quelconque, tu *es* champion, imbattable, c’est inné. Ils adorent aussi faire des *shootings* de Katri sur la plage.

Le 8 mars 2016, vol Denpasar - Doha, Doha - Paris, arrivée le 9 mars 2016 à 6h30.

Tourisme- Touriste. Grand Tour. Ce voyage, aurait pu être un *grand tour*. Faire *le* tour, et devenir *tour-istes*. Mais il n'y a point de noblesse ici, ni de tuteur, ou de recherche esthético-artistique européenne. Nous ne sommes plus au XVIIIème siècle. Il aura fallu onze mois de voyage et la Thaïlande pour se plonger sur l'étymologie du mot *tourisme* ou *touriste* et découvrir ce sentiment expliqué par Jean-Michel Dewailly et Émile Flament: « *un individu fait du tourisme quand il a le sentiment d'en faire.* » Tout simplement. Les définitions du mot *touriste* sont passées par des stades différents comme, caractériser le *touriste* en tant que personne qui voyage sans opportunité de travail ou business. Sauf que certains pays hôtes ont compris cela très vite, et mettent à profit la situation pour justement, eux faire des affaires. Qui ouvrira la première agence de voyage? Thomas Cook, en Angleterre.

Dans *La Physiologie du voyageur* (1847) Maurice Alhoy, écrivait: «*Vivre en touriste, c'est vivre en bipède nomade qui tient à la fois du cerf par les jambes, de la pie par le ramage et du singe par son penchant à l'imitation*». Sauf que du Pérou à la Thaïlande, le singe mute tendance singe hurleur, que la pie est désormais l'hôte, et le cerf bipède nomade est remplacé par un animal inconnu qui ne se déplacerait que grâce à un autre animal. Bref, dans ces lieux il est impossible de chercher à être caméléon. Impossible de juste s'asseoir et regarder sous peine, d'être enjoint à commencer une conversation charmante très vite biaisée par l'habitude d'un *tour* à vendre sous réciprocité de billets, qui terminerons très vite ce début de dialogue. Presque heureusement d'ailleurs car le singe hurleur une fois la transaction passée, le tour terminé ne saurait quoi y ajouter, presque à raison. Une destination *tourist-ique*, devient alors une destination propice au tourisme, au commerce du voyage. La notion de voyage vacances, et de tourisme se renverse, glisse, sur le pays hôte, la faute serait non pas celle du voyageur, mais bien du lieu, des forces mises en œuvres pour mieux recevoir les touristes. Les notions de tourisme *touriste*, *touristique*, ne se mettent pas dans le même panier. Il y a des touristes partout, mais les hôtes sont les plus grands responsables dans le devenir *touristique* d'un lieu. Alors entre hésitations, et influences partagées, le voyage se modifie, s'affine, se perd un peu en tourisme. Comme le Pérou, le sud de la Thaïlande, ou Bali laissent un doute réel sur l'intérêt de participer à ces micros *tours*. Ne plus reconnaître ce voyage, ces aventures quotidiennes, où perdus, impressionnés, minuscules, petits, où il faut attendre et vivre jusqu'a ce que l'analyse, le regard désabusé, la fainéantise aiguisée poussent une attitude à apparaître, marcher naturellement aux coté des indigènes de ces royaumes. Ne plus se faire reconnaître, est la chose la plus difficile en voyage. Elle existe, elle demande du temps.

« Joyeux anniversaire !

J'espère que tout va bien dans ton monastère. Tu n'as pas trop froid ? Je t'imagine assise en tailleur face à un bol de riz dans une cellule glaciale, et c'est un peu inquiétant, comme vision. Je suppose que ta lamaserie ne ressemble pas à celle de Tintin au Tibet, mais peut-être auras-tu la chance de voir un moine léviter. Ou d'entendre les grands cors tibétains, je crois que ça fait un raffut de tous les diables. Apparemment, il y en a de longueurs différentes, selon les tonalités ; ces instruments sont si imposants qu'il est très difficile d'en moduler le son avec le souffle et la bouche. J'ai cherché des enregistrements dans notre sonothèque, pas grand-chose au rayon "musique tibétaine". Mais trêve de bavardages. Je me permets de te déranger dans ta contemplation car j'ai un petit cadeau d'anniversaire pour toi.

Le folklore bosniaque comprend des chansons traditionnelles appelées sevdalinke. Le nom provient d'un mot turc, sevdah, emprunté à l'arabe sawda qui signifie "la noire". C'est, dans le Canon de médecine d'Avicenne, le nom de l'humeur noire, la melan kholia des Grecs, la mélancolie. Il s'agit donc de l'équivalent bosniaque du mot portugais saudade, qui (contrairement à ce que soutiennent les étymologistes) provient lui aussi de l'arabe sawda – et de la même bile noire. Les sevdalinke sont l'expression d'une mélancolie, comme les fados. Les mélodies et l'accompagnement sont une version balkanique de la musique ottomane. Fin du préambule étymologique. Maintenant, ton cadeau :

Je t'offre une chanson, une sevdalinka : Kraj tanana šadrvana, qui raconte une petite histoire. La fille du sultan, à la tombée du jour, écoute tinter les eaux claires de sa fontaine ; tous les soirs, un jeune esclave arabe observe en silence, fixement, la magnifique princesse. Le visage de l'esclave blêmit chaque fois davantage ; il finit par devenir pâle comme la mort. Elle lui demande son prénom, d'où il vient et quelle est sa tribu ; il lui répond simplement qu'il s'appelle Mohammed, qu'il est originaire du Yémen, de la tribu des Asra : ce sont ces Asra, dit-il, qui meurent quand ils aiment.

Le texte de cette chanson au motif turco-arabe n'est pas, comme on pourrait le croire, un vieux poème de l'époque ottomane. C'est une œuvre de Safvet-beg Bašagić – une traduction d'un poème célèbre de Heinrich Heine, Der Asra. (Tu te rappelles la tombe de ce pauvre Heine au cimetière de Montmartre ?)

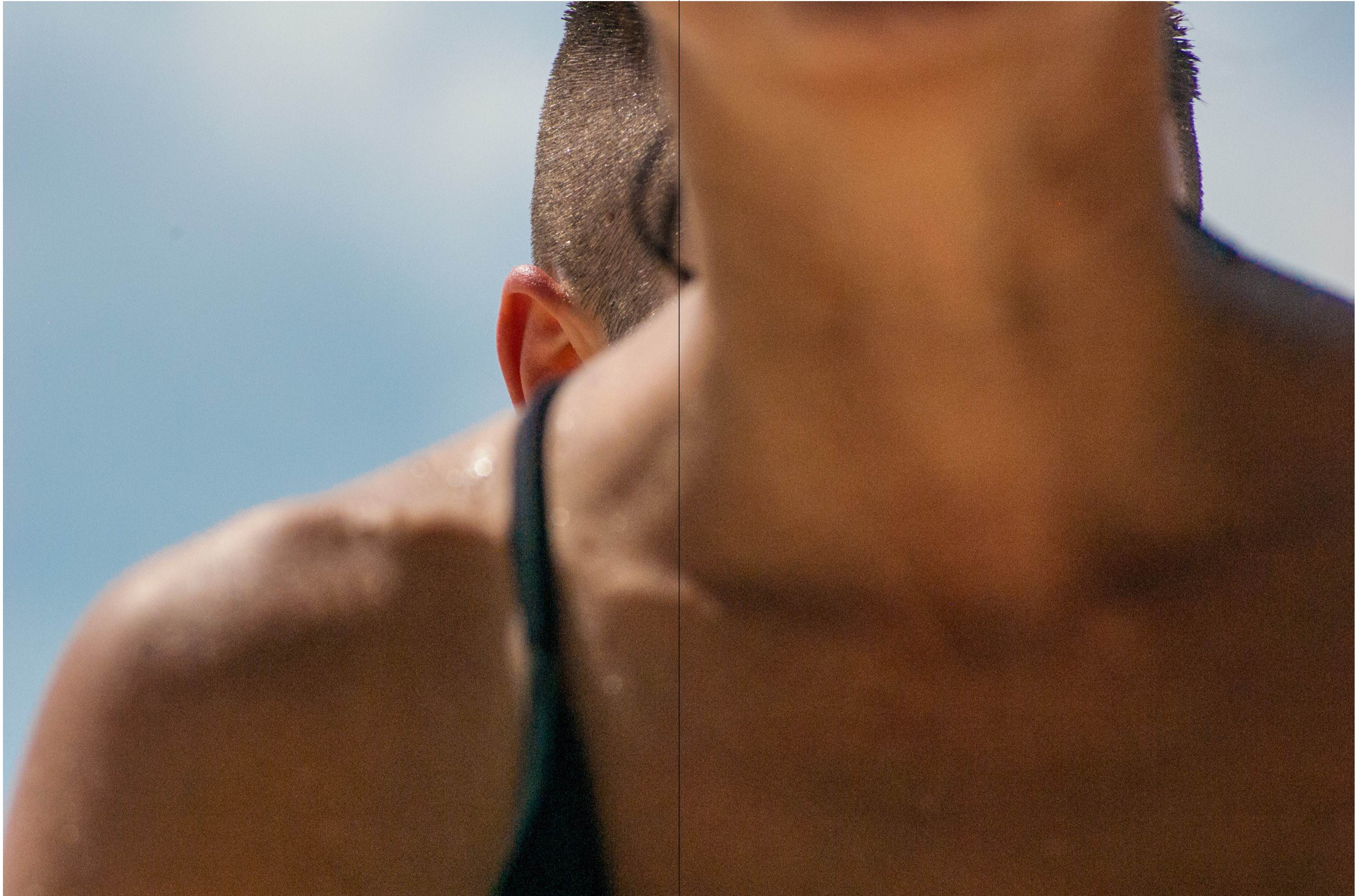
Safvet-beg, né en 1870 à Nevesinje en Herzégovine, a fait ses études à Vienne à la fin du XIXe siècle ; il savait le turc, il a appris l'arabe et le persan auprès des orientalistes viennois. Il a rédigé une thèse austro-hongroise en allemand ; il a traduit Omar Khayyam en bosniaque. Cette sevdalinka joint Heinrich Heine à l'ancien Empire ottoman – le poème orientaliste devient oriental. Il retrouve (après un long chemin imaginaire, qui passe par Vienne et Sarajevo) la musique de l'Orient.

C'est une des sevdalinke les plus connues et les plus chantées en Bosnie, où peu parmi ceux qui l'entendent savent qu'elle provient de l'imagination du poète de la Lorelei, Juif né à Düsseldorf et mort à Paris. Tu peux l'écouter facilement (je te recommande les verssoins de Himzo Polovina) par internet.

*J'espère que ce petit cadeau te plaît,
Je t'embrasse très fort,
A bientôt j'espère,*

Franz »

Boussole, **Mathias Enard**.



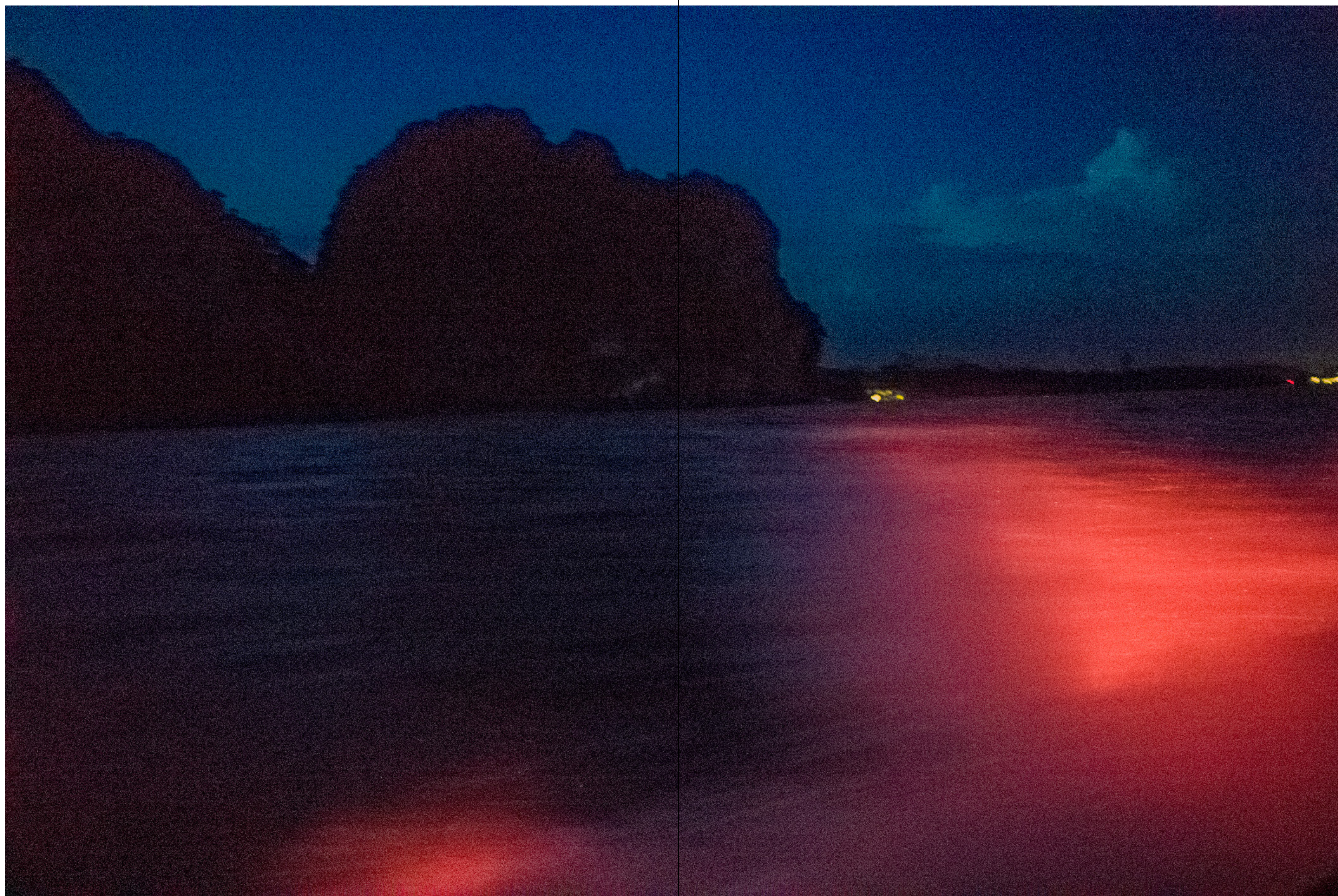
































SONIA



DÉSIRÉE & SOPHIE



KO



JEB



JAN



JULIEN



ADI



NOOMNIM



HONEY



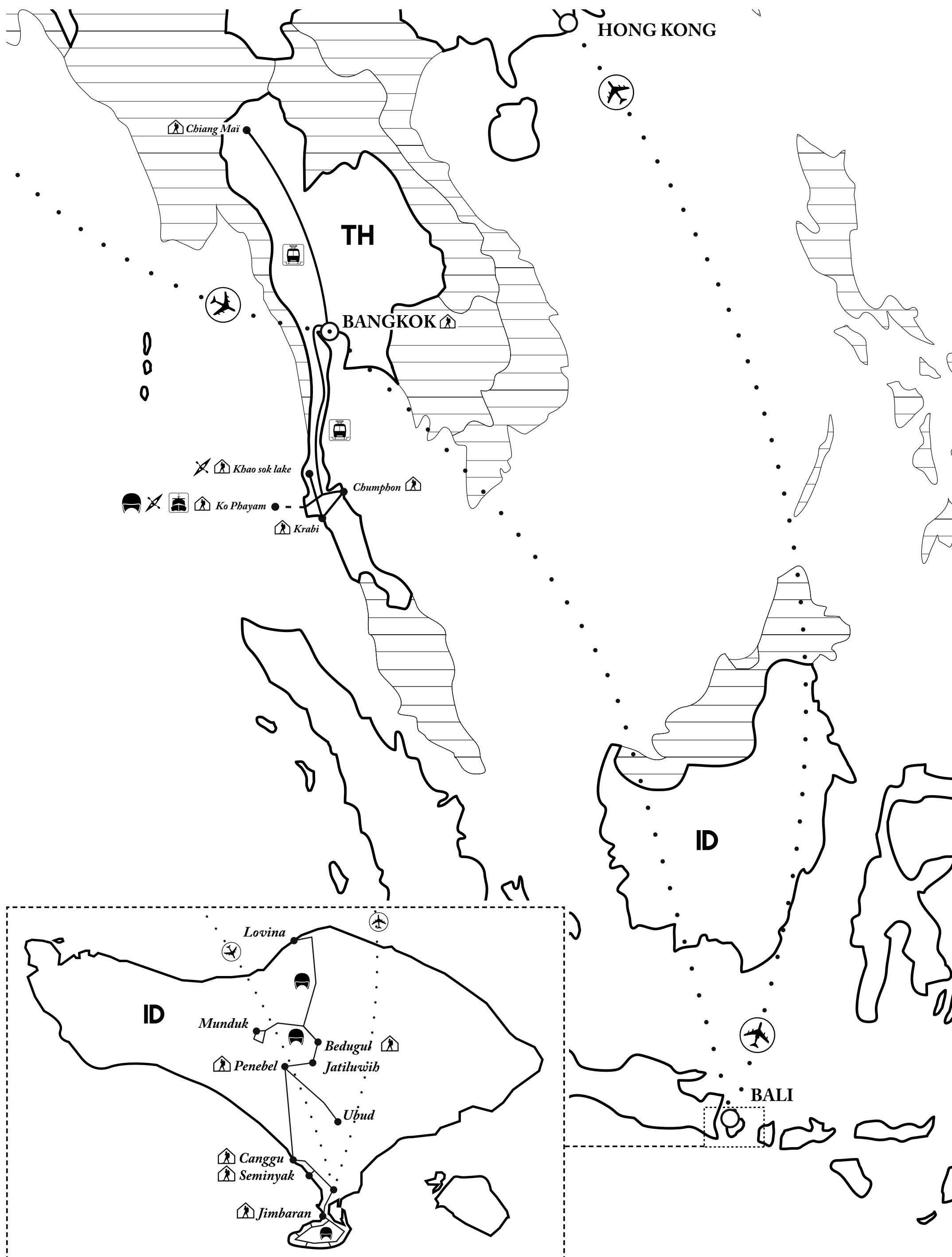
GRACE



KATRI



WOODY



Bangkok
Krabi
Khao Sok Lake
Chiang Mai
Canggu
Penebel
Bedugul

Cover
12-13, 14-15, 16-17, 20-21, 24-25,
28-29, 38-39
18-19, 22-23
26-27, 30-31, 36-37, 42-43
32-33
34-35, 40-41

« D'un long kief bruissant »

HACHE TAGUE

We don't do selfie, we do portraits, we don't do hashtag we do HACHE TAGUE.

Photographies Tiphaine B.V.d.S, Sylvain B.V.d.S
Textes & légendes Tiphaine B.V.d.S, Sylvain B.V.d.S
Mise en page Sylvain B.V.d.S
Site internet Chris D
Publication internet Chris D

